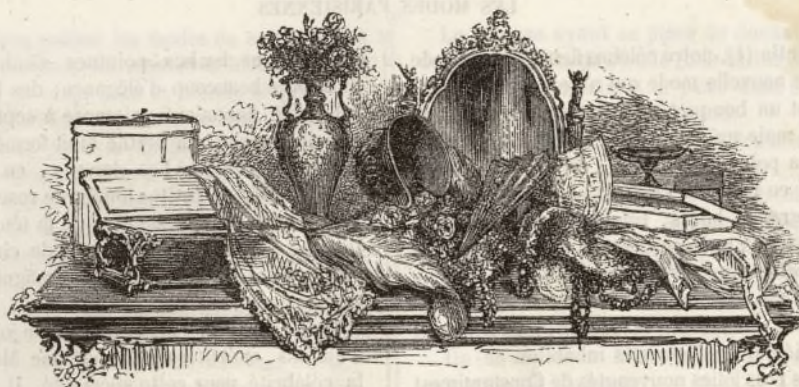




## LES MODES PARISIENNES

Robe de tulle par M<sup>me</sup> Célestine Quiller. s. de Choiseul 23. — Coiffure en blonde de M<sup>me</sup> Julien boulevard des Italiens 24. — Eventail Duwelleroy pass<sup>er</sup> des Panoramas 17. à Londres regent street 163. — Parfumeries de la Soc<sup>te</sup> hygiénique rue J. J. Rousseau 5. Fourrures et Confection de la Régence 15. Boul. Poissonnières





# LES MODES PARISIENNES.



## PRIME DE 1850.

Nous prions ceux de nos abonnés qui ont droit à recevoir la broche-épingle et qui ne l'ont pas encore reçue de nous accorder un délai de quelques jours. On sait que les fabriques d'orfèvrerie et joaillerie sont accablées de travaux à la fin de l'année, et que les ouvriers ne se remettent pas en train tout de suite après les grandes fêtes: nous éprouvons donc un petit retard dans la livraison des épingles; au fur et à mesure qu'elles nous seront livrées, nous les expédions: sous peu de jours tout le monde sera servi.



### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
CE QUE VAUT UN FAUX DIAMANT (2<sup>e</sup> et dernière partie).  
par E. PLOUVIER. — CAUSERIES. — CHRONIQUE  
THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

## MODES ET FASHIONS.



**B**ALS d'enfants, bals masqués, bals du monde élégant, Paris n'est plus qu'un grand bal: aussi n'allez pas demander autre chose qu'une robe de soirée chez une bonne couturière: elle n'en aurait pas l'idée; vous dérangeriez ses conceptions de toilette parée.

On ne sait, en vérité, s'il faut donner la préférence aux robes d'étoffes lourdes sur les robes légères, comme robes de bal. Ces dernières sont bien coquettes; mais que les premières sont riches! que les reflets de cette belle soie sont brillants! que les fleurs en sont jolies! Mais il ne faut pas, dans le cas où l'on adopte les étoffes de soie lourdes, telles que damas, moire antique, taffetas broché, brocart, il ne faut pas, dis-je, d'étoffes ordinaires, mais les plus belles, les plus riches; ce genre de toilette ne souffre pas la médiocrité.



Constantin (1), notre célèbre fleuriste, vient de créer une nouvelle mode qui a beaucoup de succès : c'est un bouquet remplaçant le bouquet de corsage, mais qui s'attache sur le côté gauche, près de la pointe de la robe, c'est-à-dire assez en avant; à ce bouquet s'enlace un nœud de ruban à deux grands bouts, ruban brodé aux bords d'une passementerie en dentelle d'or ou d'argent. Le bouquet a une forme particulière, que nous ne décrirons pas, afin qu'il conserve la distinction que sait lui donner son inventeur et qu'il ne soit point copié par des fleuristes inhabiles.

Une des plus jolies nouveautés de Constantin est aussi un feuillage en velours dont les côtés et les arêtes sont en argent. De ce feuillage il compose des guirlandes de plusieurs formes : l'une, en velours bleu de Prusse et argent, a son feuillage long et découpé qui traverse le devant de la tête, d'où s'échappe de chaque côté une plume blanche, laquelle s'enroule gracieusement sur le derrière de la coiffure avec deux rubans dont les bouts retombent aussi derrière la tête. Cette coiffure a pris son nom de la première personne pour qui elle a été créée, la *princesse de Prusse*.

D'autres feuillages en velours de différents genres composent des guirlandes dans lesquelles vient toujours se mêler ce ruban brodé d'une passementerie en dentelle d'or.

Il est impossible d'imaginer la grâce et l'effet de ces coiffures; jamais le talent de l'artiste fleuriste ne s'est manifesté avec plus d'éclat!

Nous retrouvons encore les fruits montés d'une manière nouvelle et augmentés d'une foule de variétés : les petites oranges vertes, de petits abricots d'une couleur fort appétissante, de petites poires, des prunes et prunelles, des groseilles, des raisins de toutes nuances, des fraises, des cerises, tous ces fruits entourés de feuillages nuancés, tachés enfin avec toutes les bizarreries que la nature se plaît à mettre sur ses créations et qui n'ont pas échappé à l'observation du grand fleuriste.

La soirée du jeudi 3 janvier, chez le président, n'était pas aussi brillante en belles toilettes que les autres jeudis : beaucoup de dames avaient choisi des toilettes simples et blanches, ne sachant pas s'il fallait ou non porter le deuil de S. A. la reine douairière d'Angleterre.

Lady Stanley, femme d'une élégance reconnue, de la haute fashion, portait une robe de tarlatane blanche, garnie de trois volants bordés d'un large ourlet, à corsage orné d'une berthe semblable. Deux camélias blancs entourés d'un peu de violettes de Parme ornaient sa coiffure.

— Madame Drouin de L'Huys, revenue depuis peu de son ambassade d'Angleterre, portait une robe de moire antique bleu de ciel, damassée par

de grandes herbes pointues s'enlaçant entre elles avec beaucoup d'élégance; des bouillons de tulle bleu donnaient naissance à sept volants de blonde blanche. La berthe était formée de même par deux volants. Les cheveux, en bandeaux, étaient ornés de petites touffes de roses et de muguet posées de chaque côté de la tête. Elle portait à son cou un collier formé de cinq rangs de perles fines et fermé par une magnifique émeraude carrée.

Le jour de l'an a été l'occasion de jolies toilettes d'enfants exécutées par madame Marindaz (1), la célébrité pour cette spécialité. Il fallait faire beaux tous ces petits anges!

Madame Marindaz a fait des robes en velours à corsages montants unis sur lesquels retombe une assez large collerette-pierrot en broderie anglaise. Quelques corsages montants sont coupés par une berthe en velours pareil à la robe. Le petit pardessus en pareil doublé de taffetas ou de satin est de fort bon goût : les manches ouvertes, avec sous-manches froncés sur un poignet en broderie anglaise et garniture posée en montant en haut de l'entre-deux.

Pour les très-jeunes enfants, madame Marindaz, car il faut la citer dès qu'il s'agit de costumes d'enfants élégants, garnit beaucoup les grandes robes à tablier de petits volants en dentelle ou en broderie anglaise.

Madame Marindaz fait aussi pour petites demoiselles des douillettes en levantine ou satin à la reine avec un dessin piqué à la main tout autour dans l'ourlet. Pour jeunes filles de dix à onze ans, elle fait quelques robes de drap léger ornées de galons de soie. Les capotes sont en satin à coulisses et en velours. On fait quelques chapeaux de peluche ornés de plumes ou de rubans de satin.

Pour costumes de salon, les robes en taffetas couvertes de volants découpés avec guimpe et sous-manches de mousseline brodée, sont encore fort en vogue.

Pour revenir à nos costumes de soirée, nous dirons le succès des petits pardessus de velours grenat, nacarat, vert, noir, bordés d'une bande de fourrure d'hermine. Ces pardessus sont généralement doublés de satin blanc; quelquefois ils sont doublés en satin de la nuance du velours.

Tous ces petits pardessus sortent des magasins de la *Régence*, dont la suprématie est reconnue dès qu'il s'agit de fourrures ou de confections telles que manteaux, mantelets, sorties de bal; mais les pardessus garnis d'hermine y sont l'objet des plus grands soins, parce que c'est le vêtement à la mode et que toutes les dames savent d'avance qu'en s'adressant à cette maison elles auront jolie forme, belle fourrure, et bon marché, raison très-concluante lorsqu'elle n'exclut pas l'élégance.

(1) Rue d'Antin, 7.

(1) Rue Saint-Honoré, 416.



Pour ne pas quitter les modes de soirée, nous citerons les coiffures charmantes en blonde de soie, en velours, en crêpe rose et blonde blanche que fait madame Julien (1) en ce moment : l'une en blonde formée par des barbes faisant un large nœud plat devant et dont les bouts vont retomber assez en arrière de la tête ; de chaque sortant, par ainsi, du nœud plat, sont des branches de liserons, roses veinées de blanc, fleurs légères très-convenables pour coiffure.

— Une autre en blonde superposée en spirales avec grosses touffes de roses et herbes en fleurs blanches ; ces herbes sont d'un délicieux effet.

— Un petit-bord en crêpe rose presque entièrement couvert d'une assez large blonde blanche, du côté gauche, et à moitié cachée sous la blonde, sort une plume rose qui revient dessous garnir tout le derrière de la petite passe ; on ne peut rien voir de plus coquet que cette coiffure, vraie coiffure de jolie femme !

Nous citerons encore de madame Julien un fort gracieux chapeau de velours épinglé rose avec un bord en dessous dépassant la passe de velours, bord transparent en crêpe ou crêpe lisse, je ne saurais dire au juste, mais je puis certifier que c'est d'un très-bon effet, ce chapeau orné de chaque côté d'une plume rose.

De la tête nous passons aux pieds ; car, s'il faut être bien coiffée, il est aussi nécessaire d'être bien chaussée.

Nous avons déjà parlé de Meier (2), dont la réputation est devenue telle que toutes les élégantes croiraient être horriblement chaussées si leurs souliers de satin, leurs jolies pantoufles de chambre ne sortaient de chez le cordonnier à la mode.

Ce qui fait la réputation de Meier, ce sont les bottines tout cuir, qui demandent la perfection ;

— Les bottines assorties aux robes, indispensables à présent ;

— Les souliers de satin avec grosses bouffettes ;

— Les pantoufles de velours et les mules pour descentes de lit ; en un mot toute la chaussure à l'usage des femmes du monde.

Nous terminerons cet article de modes par la description d'une des toilettes de bal remarquée la semaine dernière :

— Robe de crêpe rose à deux jupes : la première, celle de dessous, garnie de vingt rangs de petite blonde de soie large à peine d'un travers de doigt, rangs posés les uns près des autres et très-foncés, ce qui fait une hauteur de garniture d'environ vingt à vingt-trois centimètres ; — la seconde jupe, ornée de rubans partant de la taille jusqu'au bas de la jupe, entouré d'un double rang de petite blonde semblable à celle de la première jupe, chaque ruban terminé au bas par un nœud de quatre coques.

(1) Boulevard des Italiens, 24.

(2) Rue Tronchet, 47.

Le corsage ayant sa pièce de devant couverte de petits volants de blonde ; une berthe descendant en pointe en encadrant la pièce était aussi couverte de petits volants en blonde.

Les petites manches couvertes des mêmes petits volants.

La coiffure en bandeaux bouffants et ondulés, ornée d'une guirlande de petits cactus roses mêlés de feuilles de roseaux.

Des gants sans garniture, trois bracelets magnifiques, l'un en or émaillé avec un large ruban émaillé bleu couvert de brillants.

Un autre en or avec ornement d'émeraudes entourées de diamants.

Un troisième en pierres variées attachées les unes aux autres par de petites chaînes d'or ; les pierres entourées de perles.

Un magnifique éventail en monture de nacre incrusté d'or finement découpé et à peintures pastorales complétait cette toilette de bal.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Coiffure ornée d'un beau marabout posé de chaque côté très en arrière. Robe de tulle à deux jupes : la première garnie de quatre bouillons, entre lesquels est un volant de tulle bordé d'une petite blonde. La jupe de dessus est ourlée et bordée d'un volant posé à plat en blonde de soie large de huit à neuf centimètres. Le corsage a sa pièce couverte de bouillons, entre chacun desquels est une petite blonde froncée. La berthe est formée de deux rangs de blonde qui viennent se perdre en pointe au bas du corsage. Les manches sont couvertes de bouillons alternés de volants en petite blonde.

La seconde jupe est relevée par des marabouts, les petites manches sont de même ornées de deux marabouts moins gros que ceux de la jupe.

Bonnet de blonde orné de fleurs. Robe de damas bleu de ciel, ouverte des côtés sur du satin uni, cet espace couvert de gros bouillons de tulle. Corsage orné d'une berthe de bouillonnés de tulle. Pardessus en velours grenat bordé de fourrure d'hermine.

#### MUSIQUE.

Pauline et Léonie sont deux nouvelles polkas en feuille pour le piano, composées par mademoiselle EMMA SENGEL, l'auteur de *Mercédès*. Elles sont faciles, brillantes et très-chantantes ; on y trouve cette originalité qui a valu la réputation à mademoiselle Sengel dès son début dans ce genre de composition.

Nous signalerons aussi aux amateurs de musique de danse :

— *La Baguette d'Or*, grande valse brillante, par MARCAILHOU ;

— Deux nouvelles polkas-mazurkas ou redouas, par FAUCHEUX ;

— Enfin le *Train de Plaisir* et *Cléopâtre*, deux ravissants recueils de valse composées par PASDELOUP, un de nos auteurs les plus à la mode.

Paris, J. MEISSONNIER FILS, 22, rue Dauphine.



## CE QUE VAUT UN FAUX DIAMANT.

(SUITE ET FIN.)

Dès qu'il fut seul, Gaston se jeta sur le cordon de la sonnette; Maubin accourut tout épouvanté.

« Maubin, ma femme est-elle de retour ? »

— Pas encore. J'ai eu l'honneur de dire à monsieur le marquis qu'à quatre heures seulement...

— Oui, c'est bien. Va-t'en.

— Si monsieur le marquis veut bien...

— Va-t'en. »

Gaston sonna encore diverses fois pour s'informer du retour de la marquise. Maubin venait toujours faire la même réponse, et sortait de chez son maître toujours plus effrayé de tant d'agitation.

Enfin, quelques instants après quatre heures, le marquis entendit le bruit de la voiture entrant dans la cour de l'hôtel. Il prit l'écrin, et, passant par le couloir secret, il s'en fut attendre sa femme dans la chambre de celle-ci. Oh ! dans ce moment-là, la parure à commander, le voyage d'Italie, la belle Giudetta étaient bien loin de sa pensée. Jugez par là de la profondeur de sa passion.

Après une courte attente, la porte de la chambre s'ouvrit et Armande de Haut-Bussy, marquise de Maubreuil, parut sur le seuil dans tout l'éclat de sa jeunesse, de sa grâce et de sa candide beauté. En apercevant son mari debout, les bras croisés, les lèvres serrées, le front nuageux, et la regardant fixement, Armande s'arrêta un instant stupéfaite.

« Mon ami, dit-elle enfin en s'avançant vers lui et lui tendant la main.

— Madame, dit M. de Maubreuil aussi froidement qu'il put dire, expliquez-moi sur-le-champ pourquoi, au lieu du diamant qui ornait ce diadème, vous vous posez maintenant, pour aller au bal, ce caillou sur le front ? »

Armande resta calme; pas un pli ne se forma sur son beau visage, pas une crainte ne passa dans ses regards.

« Gaston, dit-elle doucement, il faut que vous souffriez bien pour me parler ainsi. Remettez-vous. Ce soir, si vous daignez rester près de moi, je vous conterai l'histoire de ce... *caillou*, comme vous l'appellez; et, quand je vous aurai tout dit, je vous laisserai libre de m'accabler encore de votre emportement. Voulez-vous ? »

— Madame, c'est à l'instant même que je veux tout savoir.

— Asseyez-vous donc, monsieur; votre impertinente colère mérite en effet de tout savoir à l'instant. Je compte que vous voudrez bien ne pas m'interrompre. »

Et, se tournant vers Suzette, qui venait offrir ses services avec des intentions peu discrètes :

« Sortez, Suzette, dit-elle, et que personne ne puisse venir nous déranger. Ayant dit, et la porte s'étant refermée, ma jolie grand'mère s'assit auprès de son mari, et de sa voix douce elle parla ainsi :

« Il y a deux ans, vous m'avez conduite en Artois, votre pays et le mien. Nous devons passer l'été dans votre vieux château de Sarteville, que depuis des siècles les Maubreuil se transmettent d'ainé en aîné. Dans cette antique demeure remplie de notre mutuelle affection, loin des bruits du monde, nous avons passé des jours heureux ! et, depuis quelque temps, je me les rappelle avec mélancolie, quand je me vois seule chez moi, le soir, alors que vous retournez peut-être à des plaisirs que je ne veux pas savoir...

« Un matin, il vous vint une lettre de Paris. Le chevalier de Kervore, votre ami le plus cher, vous appelait près de lui, sûr de votre empressement pour le seconder dans une circonstance grave, une affaire d'honneur. A mon grand chagrin, je vous vis aussitôt partir, et je restai seule à Sarteville, seule, et le cœur bien affligé de cette séparation, la première depuis notre mariage. Les jours qui suivirent votre départ furent des plus tristes dans ma vie. Vous vous en souvenez, Gaston ? quand je vous ai connu, au sortir du couvent, je me suis mise à vous aimer naïvement et follement, comme peut aimer une pauvre petite pensionnaire qui n'a pris encore aucune leçon du monde : le mariage n'a rien changé dans mon cœur, au contraire, quand vous m'avez laissée à Sarteville, c'était encore la même passion ; à cette heure (vous voudrez bien ne pas m'interrompre), je vous aime toujours de même !... Ah ! monsieur le marquis, c'est un défaut bien enraciné en moi : s'il flatte votre orgueil, faites, je vous en supplie, qu'il ne déchire jamais mon âme.

« A ce moment donc où je veux reporter votre souvenir, je commençai par pleurer bien des larmes ; puis, le temps me semblant toujours marcher plus lentement, je cherchai quelque distraction. Celle que j'accueillis avec le moins de répugnance fut la promenade à cheval. Ainsi, suivie d'un domestique, et quelquefois même seule, j'allais revoir les lieux que nous avions parcourus ensemble. Je ne vous avais plus à mon côté, mais je vous sentais dans mon cœur, et les oiseaux qui volaient au-dessus de mon front et les nuages qui passaient sur vos grands bois ont été suppliés bien des fois par votre femme de vous porter son souvenir, son chaste amour et le désir de vous revoir près d'elle.

« Un jour, parmi les plus beaux de l'été, j'avais fait seule une promenade plus longue que de coutume, et je m'étais un peu éloignée de vos terres, quand je me trouvai au coucher du soleil à l'entrée d'une forêt que je ne connaissais pas encore.



C'était une heure de calme et de poésie, et je me laissais aller à tout ce qu'elle m'apportait de quiétude, d'espoir, de consolation. Le soleil descendait derrière les grands arbres aux branchages touffus, et ses rayons essayant de se faire jour encore entre les feuilles, on eût dit que les branches portaient des diamants comme dans les forêts enchantées d'un conte merveilleux. Rien ne s'entendait en ce moment que de mélodieux chants d'oiseaux, un doux bruissement dans le feuillage et le mystérieux murmure de la végétation en travail. Je laissais mon cheval aller librement au pas : sa marche régulière et douce entretenait la mélancolie de mes pensées : j'étais presque heureuse. Toutes mes sensations d'alors, je m'en souviendrai toujours, à cette heure où vous m'écoutez, Gaston, je les éprouve encore...

» Tout à coup, comme je suivais un large sentier de cette forêt et que je passais devant une cabane isolée et de pauvre apparence, j'entendis un cri perçant qui me fit frissonner jusqu'au fond du cœur. C'était bien là le cri le plus déchirant d'une femme, l'explosion d'une douleur inouïe ou d'un horrible désespoir. Je ne réfléchis à rien, je n'hésitai pas; j'arrêtai mon cheval, je descendis, j'entrai dans la cabane.

» Ce que je vis là, Gaston, est impossible à dire ! D'abord, à travers l'obscurité qui déjà s'était emparée de cette demeure, j'aperçus une femme âgée, maigre, droite, immobile; ses mains, qui sans doute s'étaient jointes pour prier, semblaient être tombées sans se désunir; son visage terne et ridé, où ne brillait aucun regard, était contracté par un désespoir silencieux et morne.

» Ce n'était pas cette bouche entr'ouverte qui avait jeté le cri que je venais d'entendre; mes regards allèrent plus loin, et je vis, presque couchée sur un lit misérable, à peine à un pied du sol, et la face contre les couvertures, une autre femme que je reconnus devoir être jeune; je m'approchai d'elle et je la touchai. — Oh ma mère! ma mère! mort! il est mort! s'écria-t-elle étouffant en sanglots et croyant parler à la vieille femme; — mort! mort! c'est donc fini, mon Dieu! Et la pauvre éplorée se laissa tomber à terre, le front sur le bord du grabat.

» En ce moment, un rayon du soleil couchant pénétra par l'étroite fenêtre de la masure; la clarté arriva sur les couvertures et me montra la figure blanche et froide d'un pauvre petit enfant.

» C'était lui qui venait de mourir, et le cri déchirant que j'avais entendu avait suivi son dernier souffle. Je me sentis le cœur violemment serré, et, sans pouvoir pleurer, je regardai cette souffrance sans remède : l'enfant dont l'âme n'était plus là, la mère dans son désespoir insensé, l'aïeule toujours immobile et muette, et, pour cadre à ce tableau cruel, tout ce qui révèle une pauvreté affreuse, une misère déjà ancienne et persévérante.

Je n'étais point mère, Gaston; j'ignorais encore par quels liens de sang, de chair et d'amour ces pauvres petites créatures vous tiennent à l'âme et aux entrailles; mais cette atroce douleur de la mère, que je voyais là, sans enfant, et baisant ce cadavre, entra en moi avec toutes ses tortures; je tombai à genoux, et serrant mes flancs sous mes deux mains : Mon Dieu! m'écriai-je, si jamais vous me donnez un enfant, mon Dieu! que je meure avant lui!...

» J'étais encore à genoux quand la porte s'ouvrit et me fit voir, se dessinant sur la lumière du dehors, deux hommes dont l'un paraissait être un paysan, l'autre portait un habit de ville. Tous deux ne pouvant percer des yeux l'obscurité devenue épaisse, s'arrêtèrent un instant.

» — C'est toi, Simon! dit la vieille femme d'une voix sourde.

» — C'est moi avec un médecin, la mère, répondit le paysan.

» — Trop tard! Simon.

» Une exclamation étouffée sortit de la poitrine du paysan. Il se dirigea vers le lit, releva la tête de la pauvre mère et l'appuya sur son cœur; puis, lui prenant les deux mains : — Jeanne, dit-il, Jeanne, du courage! il ne souffre plus. Mais Jeanne se dégagea de cette étreinte, et entourant de nouveau le corps de son enfant, continua à gémir tout bas. — Le pauvre homme s'occupa d'allumer une lampe, et bientôt chacun put se voir dans cette chambre mortuaire.

» Alors seulement on s'aperçut que j'étais là. L'homme qu'on appelait Simon balbutiait une interrogation, quand, me voyant mieux, il s'écria : — Vous ici, mademoiselle? madame, ajouta-t-il en se reprenant.

» Je le reconnus à mon tour.

» C'était Simon-Justin, le fils d'un pauvre fermier de mon père.

» Étant enfants tous les deux, et à peu près du même âge, nous avions souvent joué ensemble quand il accompagnait son père à Haut-Bussy, et nous nous appelions petit mari et petite femme à ce moment de la vie où il n'y a ni sang, ni fortune, ni marquise, ni vassal, mais seulement deux petits enfants qui se disent toi et qui s'aiment bien, tous deux chers au Seigneur, tous deux égaux devant lui.

» Quand il sut comment je me trouvais là : — Et cette femme en pleurs, dis-je, c'est la vôtre, Simon?

» — Non, ma lame, répondit-il, pas encore. Nous devons nous marier à la guérison de l'innocent qui est là... Maintenant, ce sera quand il plaira à Dieu! Ma pauvre Jeanne!... Et Simon alla vers la malheureuse femme.

» Le médecin, qui n'avait point encore parlé, et qui, après avoir examiné l'enfant, me regardait fixement depuis quelques instants, se tourna



alors vers moi : — Je crois voir en vous, me dit-il, la fille du comte de Haut-Bussy, un de mes clients ; et vous, madame, ne reconnaissez-vous pas le vieux docteur Garnier, qui soigna votre enfance ?

» Je lui tendis la main.

» — Quelle douleur et quelle misère ! continua-t-il, en promenant ses regards autour de lui.

» Simon l'entendit et revint brusquement à nous.

» — Oui, monsieur, dit-il, et toute cette douleur, et toute cette misère sont entrées ici le jour où celui qui a séduit Jeanne s'y glissa pour la première fois ; c'est ainsi qu'ils paient tout ce qu'on leur donne de pureté, de confiance et de bonheur, ces misérables qui font de cela leurs plaisirs..... Oh ! si je l'avais connu ! celui qui a pu abandonner ainsi Jeanne et son enfant, celui qui n'a été touché ni par sa conscience, ni par les pleurs de Jeanne, ni par la vue de cette pauvre vieille femme aveugle ; si je l'avais connu ! si Jeanne avait jamais laissé échapper son nom, je l'aurais tué ! oui, vrai comme mon père est un honnête homme ! je l'aurais tué sans pitié... — Mais je n'ai pu le découvrir, continua Simon, j'ai pardonné à Jeanne, et j'ai aimé son enfant, je l'ai soigné dans sa longue maladie, l'innocent, j'avais confiance, j'espérais qu'il guérirait, et qu'alors j'épouserais ma pauvre amie, oh ! j'aurais bien travaillé pour tous ! Et voilà qu'aujourd'hui... Tenez ! le bon Dieu est bien dur !...

» Et les pleurs du brave Simon, contenus jusqu'alors, éclatèrent avec force. On n'entendait plus qu'à de longs intervalles les sanglots étouffés de Jeanne ; la vieille aveugle, assise sur un escabeau, demeurait dans la même immobilité et gardait le même silence.

» Je ne sais quelle fureur les pensées de Simon rallumèrent tout à coup en lui, il releva la tête, ses yeux étincelaient. — La mère, dit-il, les dents serrées en se précipitant vers l'aveugle et lui serrant violemment les deux mains, la mère, vous savez le nom du misérable qui a fait le malheur de votre fille, il faut me le dire, me le dire tout de suite, je le veux !

» Cette voix pleine de rage arriva jusqu'à la raison de Jeanne : elle se leva, et d'un bond s'élança jusque sous la lampe... Oh ! qu'elle me parut belle !... — Ma mère !... s'écria-t-elle.

» Mais il était trop tard, la vieille femme avait dit :

» — C'est le marquis Gaston de Maubreuil.

» Il est des mots qui frappent comme la foudre. A ce nom prononcé, la colère de Simon, la douleur de Jeanne, ma sympathique pitié pour cette douleur, tout demeura suspendu. Les regards des deux hommes s'attachèrent à moi, la malheureuse abandonnée, devinant qui j'étais, avec son instinct de femme, me contempla d'un air

farouche ; moi, pâle comme l'enfant mort, froide et immobile comme lui, je ne sentais plus, je ne pensais plus, je croyais expirer. Comme ils allaient se fermer, mes yeux s'arrêtèrent sur cet enfant qui était le vôtre, monsieur, et qui venait de mourir, et je le regardais encore quand je fus tirée de ma stupeur par la voix de Simon qui me disait :

» — Soyez sans crainte, madame, je me souviens des bontés de votre famille ; tout ce qui vous touche restera sacré pour moi.

» — Monsieur le médecin, continua le brave homme en s'adressant au docteur Garnier ; il est tard, vos soins sont inutiles ici, veuillez reconduire madame la marquise chez elle.

» Une heure après, Gaston, j'étais rentrée au château : et encore émue de cette scène, je causais avec le docteur. Les derniers mots de cette conversation furent ceux-ci, que je dis au vieil ami de mon père :

» — Tout est bien convenu, vous achèterez cette ferme ; vous négociez, vous signerez, vous ferez tout à votre nom et comme pour vous, et moi, dès que je serai de retour à Paris, je vous enverrai la somme nécessaire. Vous serez discret : c'est une des vertus de votre profession, et j'y compte. Vous serez adroit, j'y compte aussi, et vous saurez trouver un bon moyen pour faire accepter cette jolie propriété aux époux Simon. Tout serait refusé et mon plan renversé, s'il pouvait supposer dans tout cela l'intervention du marquis ; songez-y, docteur. Arrangez encore toutes ces choses de telle sorte que mon mari n'en soupçonne jamais rien. Je fais peut-être une bonne action, je l'espère, mon bon Garnier ; mais je veux que vous n'en parliez pas plus, vous qui m'aurez aidé à la faire, qu'un confesseur ne parlerait d'une faute versée dans son sein.

» Là-dessus le vieux médecin se fit seller un cheval, et il se mit en route pour Arras, où Simon l'était allé chercher.

» Vous revintes à Sarteville, Gaston ; à force de soins, de bontés et d'amour, vous déchirâtes peu à peu le voile de mélancolie que les événements appris par moi avaient jeté sur mon cœur. « Tout est arrivé bien avant notre mariage, me disais-je souvent : il ne me connaissait pas ; je ne puis lui en vouloir. » Mais ma jalousie s'alarmait même du passé ; cette belle Jeanne, que vous aviez rendue mère, troublait mes songes.... Enfin, cédant à mes instances, vous consentîtes bien avant l'automne à quitter Sarteville, et nous partîmes pour Paris.

» Une fois de retour, je m'occupai de remplir la promesse faite au docteur Garnier. Pour vous paraître toujours belle, monsieur, j'avais, depuis mon mariage, dépensé beaucoup pour ma toilette : j'étais donc véritablement très-pauvre, et je ne voulais pas que vous pussiez rien soupçonner.



Je me rendis un jour chez un joaillier discret : je vendis le plus beau diamant de ma parure, et je le fis remplacer par une pierre fausse. Le produit de la vente paya la ferme qu'habitent maintenant Simon et Jeanne. — Voilà ma confession; consultez-vous, monsieur, et voyez si vous pouvez m'absoudre. »

Gaston, sans dire un mot, s'était mis aux genoux d'Armande, et, le front caché dans les plis de sa robe, il pleurait. « Armande, dit-il enfin, il faut que tu saches tout : aujourd'hui même encore j'allais... »

— Je ne veux rien savoir, reprit ma charmante et généreuse grand-mère en se penchant vers son mari pour lui essuyer les yeux : je ne veux qu'être aimée et vous aimer avec confiance; je veux que vous laissiez toujours à mon diadème cette pierre du Rhin; pour moi, Gaston, c'est bien plus qu'un diamant, c'est la pensée du bonheur d'une famille, et, pierre pour pierre, j'aime mieux celle-ci. »

Gaston s'était relevé et avait repris sa place auprès de la marquise; celle-ci alors, se cachant le visage dans le cou de son mari :

« Ami, dit-elle, écoute encore. Il y a un an, je n'ai pas voulu que nous allassions passer l'été à Sarteville. J'avais peur, Gaston, peur que tu rencontrasses Jeanne... et, vois-tu, Jeanne est bien belle. Aujourd'hui je puis tout te dire et tout vouloir avec toi, car, en même temps, je puis te faire une confidence qui me rend fière et bien sûre de ton cœur... Gaston, c'est aujourd'hui seulement que je sais comment on aime celui qui vous rend mère... »

— Armande, mon Armande! s'écria Gaston avec une explosion de bonheur dans la voix; ce sera une fille, un ange comme toi!

— Non, monsieur, dit Armande, ce sera un fils brave et beau comme vous. »

Dieu décida, messieurs; et ce fut Raoul de Maubreuil, mon père.

ÉDOUARD PLOUVIER.

## GAUSERIES.

Le souvenir de madame Récamier vivra longtemps dans l'histoire des mœurs aristocratiques. Les feuilletonistes, à commencer par M. Jules Janin, ont rendu hommage à cette femme célèbre. Aujourd'hui, dans le feuilleton des *Débats*, M. Barrière, à propos des mœurs de la société française sous le Directoire, rappelle madame Récamier avec beaucoup de tact.

Le retour aux usages, dit-il, aux entretiens de la bonne compagnie commença sous le Directoire et sous le Consulat, dans le salon de madame Récamier, que sa beauté rendait célèbre, que son esprit rendait aimable, et qu'honoraient dès lors, et qu'honorèrent jusqu'à son dernier jour les plus illustres amitiés.

A cette époque de transition, de 1796 à 1800, se re-

trouvaient pour la première fois en présence, dans une société nouvelle, des intérêts contraires, des passions hostiles, des professions différentes, des prétentions exagérées, et des amours-propres irritables, dont le temps, l'usage et le frottement n'avaient pas encore poli les aspérités.

Dans le salon de madame Récamier, les nobles susceptibilités des gens de lettres furent un moment aux prises avec l'arrogance du sabre : la lutte fut toute à l'avantage des lettres, et la charmante hôtesse préféra constamment l'homme de talent à l'homme en place, et l'artiste au courtisan.

Là se rencontraient Garat, avec le charme de son chant, M. Dupaty avec sa vivacité courageuse, Hoffmann avec ses mordantes répliques, et M. Després avec son malicieux badinage.

Un jour, madame Récamier, assise auprès d'Hoffmann, lui demandait s'il assisterait à la réception d'un nouvel académicien.

« Oh! non, madame, reprit Hoffmann, qui abusait parfois de son bégaiement, je n'aime pas ces sortes d'exécutions-là; tout ce que je puis faire en faveur du coupable, c'est d'aller le... voir passer. »

Un autre jour, M. Després voit entrer un de leurs amis, auteur sans succès, mais fort vain; un rouleau manuscrit sortait à moitié de sa poche :

« Prends donc garde, mon cher, lui dit M. Després, quelqu'un qui ne te connaîtrait pas pourrait te voler! »

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *Les Deux Célibats*. — Le procès du célibat et du mariage n'est pas neuf au théâtre, mais c'est là un sujet qui ne vieillit jamais.

Cela n'empêche pas que la comédie des *Deux Célibats* ne soit, sous le rapport de la fable et des incidents, tout à fait neuve. MM. Jules de Wailly et Armand Auvemet ont approfondi et creusé si bien la question, que leur pièce pourrait parfaitement s'appeler *l'Ecole des Célibataires*.

Jusqu'à présent ce n'est que la vie de garçon que l'on avait poétisée au théâtre; ici MM. Jules de Wailly et Auvemet ont réhabilité la vieille fille. A côté d'un vieux garçon, qui s'appelle M. Dubreuil, ils ont placé une ravissante vieille fille qui se nomme mademoiselle Dulistel.

Il y a près de vingt ans, Dubreuil, le riche banquier, aimait jusqu'à la folie mademoiselle Dulistel, mais le mariage ne se fit pas, si bien que Dubreuil, dont les cheveux commencent à grisonner, retrouve dans le monde cette jolie mademoiselle Dulistel, qui maintenant est douée d'un embonpoint respectable, mais qui a dans le caractère un fonds inépuisable de gaieté et de philosophie.

Le vieux garçon et la vieille fille se trouvent jetés dans une complication étrange d'aventures : le neveu de Dubreuil aime la nièce de mademoiselle Dulistel; il y a une demoiselle Coelina, amoureuse de la fortune du banquier et dont le frère est menaçant; ajoutez un vieux libertin, ami de M. Dubreuil, qui plus tard épousera Coelina, et une gouvernante qui ne paraît pas à cause de son état intéressant.

Tout ce monde-là intrigue et babille. Le neveu de Dubreuil joue, perd, fait payer ses dettes par son oncle et veut enlever mademoiselle Cécile; mademoiselle Dulistel pense qu'il vaut mieux les marier. Dubreuil est tellement séduit, qu'il veut épouser mademoiselle Dulistel; ce à quoi cette charmante et gracieuse vieille fille lui répond : Il est trop tard, mon ami! s'il est un temps pour la folie, il en est un pour la raison.

Voilà la morale de la pièce, qui est ornée à profusion de détails et de mots comiques, et qui est supérieurement jouée par Samson, Provost, Delaunay et madame Allan.





Explication du dernier Bêbus.

Chair cher, un dragon de verre, TU à l'eau perd as, raie, le rat nage à Metz, aire vide en sept armes.  
(Chercher un dragon de vertu à l'Opéra serait folie, le rat n'a jamais servi dans cette arme.)

## 1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

### UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

### UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

**Enveloppes comiques.** 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

**A vendre** un fonds de Modes, ayant 25 ans d'existence, dans une ville de 80 mille âmes. — S'adresser, à Paris, au bureau du journal, ou chez M. Dufour, 6, place de la Préfecture, à Lyon.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.